

LE FIGARO et vous



FOIRES AUX VINS

BORDEAUX, BOURGOGNES, CHAMPAGNES...
NOTRE SÉLECTION DE BONNES AFFAIRES
POUR CRÉER OU ÉTOFFER SA CAVE **PAGE 32**



TÉLÉVISION

ARTE CONSACRE UN DOCUMENTAIRE
À GAROUSTE, LE PLUS PARADOXAL
DES ARTISTES FRANÇAIS **PAGE 36**



« Vivienne Westwood »,
au Musée des Tissus
à Lyon.

J.-C. MARIMBA / LE FIGARO - VIVIENNE DESOACHES / LYON, MUSÉE DES TISSUS - PIERRE VERRIER / ALASTAIR PHILIP WIPER / F. BOUCHON / LE FIGARO

LA MODE UN PHÉNOMÈNE CULTUREL AU MUSÉE

À LYON, BORDEAUX ET PARIS,
PLUSIEURS EXPOSITIONS
DE RENTRÉE SE TOURNENT
VERS LA POP CULTURE POUR
CAPTER UN NOUVEAU PUBLIC.

PAGES 30 ET 31



« Playground » au Madd,
à Bordeaux.



EMMANUEL MOURET UN CINÉASTE DÉLICAT **PAGE 34**

LA NUIT BLANCHE ABAT SES CARTES

• **L'HISTOIRE DU JOUR** • LA MAIRIE DE PARIS A DÉCIDÉ DE MAINTENIR LA MANIFESTATION PRÉVUE LE 3 OCTOBRE. RESTE À SAVOIR SI LE PUBLIC SE DÉPLACERA.

CLAIRE BOMMELAER
cbommelaer@lefigaro.fr

D rôle de période pour annoncer l'organisation d'une nouvelle Nuit blanche, à Paris, le 3 octobre ! Alors que la pandémie continue sa progression, que plusieurs villes ont annulé leurs Journées du patrimoine et que la Fiac a décidé de passer son tour cette année, la nouvelle adjointe à la culture à la mairie de Paris, Carine Rolland, se veut optimiste. « Les gens ont envie de sortir et les artistes veulent proposer quelque chose dans un Paris que l'on a longtemps qualifié de ville musée », affirme-t-elle. La soirée, qui voit d'habitude près d'un

million et demi de personnes déambuler dans les rues, adoptera tout de même un mode sécuritaire : on fonctionnera par groupes de dix, on respectera une distance physique d'au moins 1 mètre avec son voisin et le port du masque sera bien sûr obligatoire. Les lieux dessineront des marquages au sol, et un contrôle Vigipirate sera organisé à l'entrée. Les sites, lorsqu'ils sont exigus, comme le musée Zadkine, exigeront une pré-réservation.

À Paris, le périmètre de l'événement a par ailleurs été resserré en deux parcours, l'un rive droite, allant du Petit Palais au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, et l'autre rive gauche, du musée Bourdelle à la Grande Mosquée. Une quarantaine d'institutions, réparties dans toute la ville, compléteront l'offre,

par des parcours ou des installations. Plusieurs communes limitrophes (Clichy-sous-Bois, Aubervilliers, Rueil-Malmaison, Saint-Ouen, Vitry-sur-Seine...) participent, comme l'an dernier.

« La culture près de chez soi »

Cette année, il n'y aura pas qu'une seule grande figure de l'art à la direction artistique, mais quatre. Compte tenu de l'incertitude que faisaient peser les élections municipales, et afin de mettre en valeur des directeurs et directrices de musées municipaux, la ville a proposé à Jeanne Brun (Zadkine), Fabrice Hergott (Musée d'art moderne), Christophe Leribault (Petit Palais) et Amélie Stimer (Bourdelle) de jouer les programmeurs. Grâce à eux, on verra des œuvres ou des instal-

lations de grands noms, dont Laurent Grasso au Musée Zadkine, Françoise Pétrovitch dans les jardins du Petit Palais, Sheila Hicks et Louise Bourgeois au Musée d'art moderne. On pourra assister à une performance dansée aux Archives nationales ou à un concert de Benjamin Viaud à l'église Saint-Louis-en-l'Île.

Personne ne peut prédire la participation publique lors de la prochaine Nuit blanche, dans ce contexte à part. Mais au-delà du seul 3 octobre, Carine Rolland est persuadée qu'il faut multiplier les rencontres entre les Parisiens et les artistes. À la tête de la délégation de la « ville du quart d'heure », elle veut développer la culture « près de chez soi », ouverte aux « marges, aux dissidences et aux paroles engagées ». En juillet et en

août, Un été particulier (200 manifestations dans les jardins publics ou sur les places, 25 000 participants) l'a confortée dans sa démarche.

« Paris est de loin la ville la mieux dotée au monde en équipements publics et événements culturels », rappelle l'adjointe, qui dit ne pas croire à « l'institutionnalisation et à la municipalisation de la culture ». Pendant la mandature, la mairie devrait ouvrir un nouveau lieu immersif autour de l'histoire de Paris, ainsi que de nouvelles médiathèques dans les 13^e, 14^e, 19^e et 20^e arrondissements. Mais ce sont aussi « l'économie créative et les initiatives innovantes » qui seront mises à l'honneur. En un sens, la page Christophe Girard, adjoint dont elle a pris la suite, est en train de se tourner. ■

mercredi 16 septembre 2020 LE FIGARO

30 | L'ÉVÉNEMENT

DANS LA CAPITALE
COMME EN RÉGION,
LES INSTITUTIONS
CULTURELLES
ÉTUDIENT LA QUESTION
DU VÊTEMENT
ET DE LA CRÉATION
À DESTINATION D'UN
PUBLIC PLUS JEUNE.

MATTHIEU MORGE ZUCCONI
mmorge@lefigaro.fr

« Grâce à cette exposition, le public voit notre musée comme un lieu accueillant, et surtout pas intimidant. » Constance Rubini, directrice du Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux, est aux anges : « Playground, le design des sneakers », qui a ouvert le 20 juin, bat des records d'affluence au très cossu hôtel de Lalande, bâtiment du XVIII^e siècle situé au cœur de la cité girondine. Surtout, la moyenne d'âge des visiteurs venus admirer les baskets collectors signées Virgil Abloh, Yohji Yamamoto et Pierre Hardy, est bien inférieure à celle des gens se déplaçant pour les collections permanentes. « Nous savions que le sujet intéresserait la jeunesse, particulièrement les fans de sneakers. Toutefois, nous ne montrons pas seulement de la mode pour attirer du public, mais surtout parce que c'est un enjeu de société et de création », affirme l'historienne.

DAVID KONOPKOWICZ

« Tout le monde entretient un rapport avec la mode et peut se faire une opinion dessus »

MIREN ARZALLUZ, DIRECTRICE DU PALAIS GALLIERA

Comme le Madd, d'autres institutions en région et à Paris ont choisi de poser un regard nouveau sur ce domaine. Et tant mieux si cette programmation leur permet de rajeunir la fréquentation et de dépeçer leur image, démythifiant au passage des institutions bouffées des non-initiés. « Une exposition autour du vêtement met à l'aise, car tout le monde s'habille, tout le monde entretient un rapport avec la mode et peut, donc, se faire une opinion dessus », avance Miren Arzalluz, directrice du Palais Galliera depuis 2018. « Avant, si vous n'étiez pas spécialisée en histoire du textile et en tissage, vous ne pouviez pas comprendre grand-chose à nos cartels, reconnaît Esclarmonde Montell, directrice générale et scientifique du Musée des tissus de Lyon, qui présente actuellement une rétrospective Vivienne Westwood (lire ci-dessous). Avec « Westwood », nous voulons toucher une audience plus large, pas seulement les

spécialistes qui nous sont habituellement fidèles. Notre mission est de proposer quelque chose de beau, de scientifiquement rigoureux, mais qui parle à tout le monde. »

En cette rentrée, rien qu'à Paris, le Palais de la Porte Dorée reçoit, jusqu'à début janvier 2021, le chasseur Christian Louboutin, le Musée d'histoire naturelle dévoile une exposition de minéralogie et joaillerie avec Van Cleef & Arpels (lire ci-contre), et le Musée du Luxembourg explore, à partir du 23 septembre, l'œuvre de Man Ray sous l'angle de la mode. Ces institutions risquent-elles de faire de l'ombre au Palais Galliera et autres lieux dédiés au vêtement ? « Certains cyniques diront que ce type de programmation est opportuniste, et que ces musées souhaitent avant tout recruter une population plus jeune et soigner leur billetterie... Ce qui est tout à fait légitime. Mais surtout, cette tendance contribue à la reconnaissance de la mode comme phénomène culturel et social, s'enthousiasme Miren Arzalluz. Ces expositions, lorsqu'elles sont pensées avec sérieux et rigueur, sensibilisent les gens à la création de mode et nous aident, nous aussi, à Galliera, à séduire visiteurs et, peut-être, mécènes. »

Autre atout de ces thématiques : faire parler des musées sur Instagram et ainsi pallier des budgets de communication souvent restreints. « On ne compte plus le nombre de posts Instagram de jeunes qui nous disent : "Enfin un musée pour nous" ! », reconnaît Constance Rubini. Au Madd, une



LES EXPOS DE MODE RAVIVENT LES

pièce consacrée aux collaborations de Nike est particulièrement précisée des adeptes des réseaux sociaux. « Le grand changement - et qui ne concerne pas seulement les expositions de mode - réside dans le fait qu'hier, il était interdit de photographier les œuvres et les installations. Maintenant, c'est largement accepté, ce qui permet aux visiteurs de faire la promotion des expositions », souligne Miren Arzalluz. Un paramètre qui tend à influencer les scénographies. « Effectivement, pour plaire sur ces nouveaux médias, nous devons non seulement développer des partenariats avec des influenceurs, mais chercher des angles de vue photographiques et exposer des pièces fortes à l'écho contemporain qui attireront l'œil du public, explique Alexandre Samson, historien de la mode qui a notamment assuré la curation en 2019 de « Back Side / Dos à la mode », sur le vêtement vu de dos au musée Bourdelle. Dans « Back Side », c'était par exemple une parka verte portée par Melania Trump, qui avait précédemment fait parler d'elle sur les réseaux sociaux. »

Et à défaut d'aller physiquement dans ces musées, il est désormais possible de les visiter en ligne via des expériences interactives, à l'instar de « Couturiers de la danse », au Centre national du costume de scène de Moulins (jusqu'au 1^{er} novembre), visible sur le site Arts & Culture de Google. Pour Miren Arzalluz, « la discipline n'est plus seulement vue comme frivole et superficielle, et c'est une bonne nouvelle ! » ■



Ci-dessus de gauche à droite et de haut en bas : la Reebok Freestyle, premier modèle de sneakers exclusivement féminin en 1982 ; le Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux est installé dans l'hôtel de Lalande ; vue de l'exposition « Vivienne Westwood, art, mode et subversion. La collection Lee Price » au Musée des tissus à Lyon ; la créatrice britannique Vivienne Westwood, en octobre 2005 à Paris pour le défilé Active Resistance printemps-été 2006. ALASTAIR PHILIP WIPER, PIERRE VERRIER, GUY MARRINEAU

À LYON, L'ANGLOMANIE DE VIVIENNE WESTWOOD

ÉMILIE FAURE efaure@lefigaro.fr

C'est la première fois qu'une exposition est consacrée en France, à la Britannique Vivienne Westwood. Et l'événement n'a pas lieu à Paris, capitale mondiale de la mode, mais au Musée des tissus de Lyon ! « Galliera avait, semble-t-il, un projet dans les tuyaux dont nous n'avions pas connaissance et nous leur avons grillé la priorité », confie Esclarmonde Montell, directrice générale et scientifique du musée. Pour une fois que nous avançons Paris ! Déjà, l'an dernier, l'institution lyonnaise n'était pas peu fière d'avoir attiré plus de 80 000 visiteurs avec l'exposition consacrée aux liens tissés entre Yves Saint Laurent et les soyeux lyonnais. Avec « Vivienne Westwood, art, mode et subversion », jusqu'au 17 janvier 2021, elle compte bien faire venir autant de jeunes, d'étudiants et de curieux.

« Le principe de nos accrochages sera toujours de mettre en valeur notre région, affirme Florence Verney-Carron, vice-présidente du conseil régional. C'est une fierté redonnée à nos habitants, notre in-

dustrie et notre patrimoine. » Mais quel est donc le lien entre Lyon et Vivienne Westwood, créatrice controversée, militante écolo, punk de la première heure et fascinée par la reine d'Angleterre ? Lee Price. Inconnu du grand public, cet ancien directeur d'une boutique de la marque outre-Manche et à la tête d'une collection de plusieurs centaines de vêtements et accessoires griffés Westwood, s'est installé, il y a trois ans... dans la capitale des Gaules.

Bondage et toile de Jouy

« L'idée de départ était de faire dialoguer ma collection et les œuvres du musée, explique Lee Price, rencontré à la veille de l'ouverture. Je souhaitais raconter au public que Vivienne Westwood est bien plus qu'une punk et qu'une activiste. Elle est une virtuose du tailoring, une autodidacte nourrie aux courants artistiques du XVIII^e siècle, aux Arts déco et à l'anglomanie, aussi une passionnée de tissage. Et habitant à Lyon depuis quelques années, je trouvais tout naturel de proposer ce projet à la ville à qui je voulais témoigner ma reconnaissance. » Racheté en 2018 par la région Auver-

gne-Rhône-Alpes, l'hôtel Villeroy, qui abrite la plus importante collection de textiles au monde, présente ainsi les créations de Lady Vivienne en regard des trésors de ses réserves, l'art rocaille de François Beucher, les porcelaines et les rouleaux de toile de Jouy. À l'affiche, des pièces phares de la styliste : les écarpins de prostituée vendus dans la boutique Sex de King's Road (Londres) qu'elle ouvre dans les années 1970 avec Malcolm McLaren (manager des Sex Pistols, dont le nom est un clin d'œil au magasin) ; les silhouettes sanglées et nourries au bondage ; les Pirate Boots ; les corsets emblématiques du printemps-été 1985 ; les cuissards médiévaux à talons aiguilles ; la veste adorable inspirée d'un petit manteau porté par la reine Elizabeth II... Sur l'affiche de la rétrospective, on retrouve sa veste en tartan emblématique (1995) qui, selon le collectionneur, s'inspirerait de l'extraordinaire pourpoint du XIV^e siècle d'un prétendant au trône de Bretagne, qui appartient au musée. ■

« Vivienne Westwood, art, mode et subversion. La collection Lee Price », jusqu'au 17 janvier 2021 au Musée des tissus, 34, rue de la Charité, Lyon (2^e).

À BORDEAUX, LES ARTS DÉCO

Dans la cour en demi-lune de l'hôtel de Lalande, érigé au XVIII^e siècle pour une riche famille bordelaise, devenu Musée des arts décoratifs et du design (Madd), un terrain de basket accueille une partie acharnée mais bon enfant, opposant plusieurs jeunes. Depuis le mois de juin et jusqu'au 10 janvier 2021, l'institution de la cité girondine vit au rythme de l'exposition « Playground, le design des sneakers », « Nous sommes partis d'un postulat simple : aujourd'hui, dans la rue, tout le monde en porte, peu importe la catégorie sociale des gens ou l'endroit où l'on se trouve », s'enthousiasme Constance Rubini, directrice du musée et commissaire de l'exposition. À la croisée de plusieurs cultures, la basket est vraiment l'objet de consommation de notre époque. »

Avec plus de 600 paires et quantité d'archives (confiées à l'institution par des marques et plus de 80 prêteurs), la manifestation est la première de cette envergure en Europe à présenter ce phénomène de pop culture.

La scénographie débute par une chronologie de 40 chaussures cultes - de la toute première Chuck Taylor de Converse à la Stan Smith, en passant par le modèle à

À PARIS, GEMMES, UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT

ELODIE BAÉRD ebaerd@lefigaro.fr

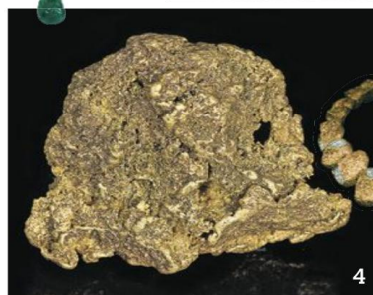
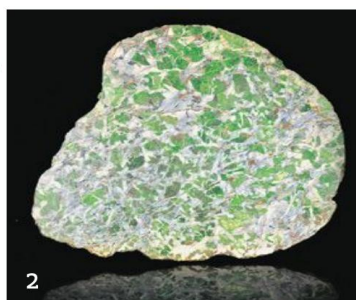
Le 17 mars dernier, tout était installé dans les vitrines, sous la Grande Galerie de l'évolution du Muséum national d'histoire naturelle (MNHN), pour l'exposition « Pierres précieuses » qui devait ouvrir quelques jours plus tard. Confinement oblige, le musée a fermé ses portes, et les équipes ont remis en lieu sûr les 500 minéraux et pierres sortis pour l'occasion des réserves ou prêtés par d'autres institutions, ainsi que les 200 créations joaillères de Van Cleef & Arpels, partenaire de la manifestation. « Tout démonter a été un crève-cœur », se souvient François Farges, commissaire de l'exposition et professeur au Muséum. Six mois plus tard, presque jour pour jour, ce faux départ n'est plus qu'un mauvais souvenir. L'exposition événement, qui ouvre au public aujourd'hui, a été reprogrammée aussi rapidement que possible.

« L'idée de "Pierres précieuses" est de faire dialoguer trois univers proches mais rarement exposés ensemble, la minéralogie, la gemmologie et la joaillerie. Rassembler côte à côte les trésors nés de la nature et ceux nés de la main de l'homme », résume Bruno David, président du MNHN. Le principe est posé dès l'entrée avec trois pièces maîtresses figurant sur l'affiche : un rubis brut sur marbre formé dans la vallée de Mogok, en Birmanie, il y a 30 millions d'années ; une poignée de rubis taillés et calibrés pour le fameux serti mystérieux de Van Cleef & Arpels ; et un clip Fuchsia des années 1960 du joaillier aux pétales rouges et aux pistils de diamants.

La fulgurance des pierres

Ces trois merveilles sont les prémices d'un parcours d'une richesse étourdissante, impossible à répertorier ici et dont nous aurons l'occasion de reparler dans ces pages. « On peut revenir des dizaines de fois, et découvrir de nouveaux éléments », prévient Nicolas Bos, président de Van Cleef & Arpels. Il y a mille histoires autour de chaque pierre. Une des forces de cette exposition est de proposer un contenu d'une qualité académique et scientifique irréprochable, et propre à intéresser un universitaire, mais également des spectateurs si spectaculaires que même un enfant de 4 ans sera fasciné. La visite commence avec une trentaine de minéraux, aux formes et aux couleurs inouïes, comme cette météorite de 4,6 milliards d'années racontant les premières étapes de formation de la planète. Sa teinte noire scintillante tranche avec les couleurs de feu d'un jaspe d'Australie de 2,5 milliards d'années, avec les excroissances couleur lagon d'une amazonite de toute beauté, avec cette agate coïncée dans un fémur de dinosaure, avec ce marbre inclus de quartz d'Orezza en Corse de 100 millions d'années (2)...

Les vitrines suivantes racontent comment l'homme s'est approprié ces raretés issues des entrailles de la Terre, notamment à travers ce coquillage préhisto-



FRANÇOIS FARGES/MNHN/PARIS PATRICK GRIES

Le cœur de l'exposition détaille ensuite les sept principes naturels de formation des minéraux. Nul besoin d'être expert pour en saisir le propos technique (« niveau 4^e de SVT », précise le commissaire) et admirer la beauté de la quarantaine de vitrines, toutes construites verticalement : à la base la roche minérale, au-dessus le cristal isolé, puis la pierre taillée, et enfin un bijou et une pièce historique. Voisinent ainsi dans celle dédiée à l'or, la plus importante pépite jamais trouvée à Madagascar (4), une délicate croix fabriquée par un prisonnier polonais dans les mines de Sibérie, et une magnifique parure Graines d'eucalyptus des années 1960 de Van Cleef & Arpels (3). Citons encore, au chapitre onyx, ces fascinantes agates noires et blanches voisinant avec la fameuse Calligraphie Royale de Roger Caillois (une plaque poêle d'onyx décrite par l'académicien dans L'Écriture des pierres), un sautoir et des boucles d'oreilles du joaillier de 1971.

Les minéraux fascinent autant que les gemmes taillées et les bijoux dans les vitrines consacrées à l'éméraude (collier Van Cleef & Arpels, 1971, 1), à l'opale, aux rubis, aux tourmalines... Textes et explications sont succincts. « Nous les avons volontairement limités pour privilégier l'émotion », explique François Farges. Nous parions que la fulgurance des objets parle mieux au public que de longs cartels. Parions également que de nombreux visiteurs reviendront, en particulier pour la dernière salle... Une exposition à elle toute seule : il y est racontés les liens historiques entre Paris, les sciences naturelles et la haute joaillerie. ■

« Pierres précieuses », jusqu'au 14 juin 2021

à la Grande Galerie de l'évolution du Muséum national d'histoire naturelle, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris (5^e), www.mnhn.fr

rique, ou encore la grande table en marbre marqueté offerte à Mazarin par les ducs de Bracciano puis cédée par Louis XV à Buffon (fameux scientifique de l'Académie française qui, entre autres, transforma le Jardin des Plantes en centre de recherche et musée). « Le rôle du Muséum est de collecter les minéraux mais aussi les applications que les hommes ont pu en faire », souligne François Farges. Il faut ainsi s'arrêter devant l'Arbre aux tourmalines de Jean Vendôme, considéré comme le

père de la joaillerie contemporaine, proche de Braque, Cocteau, Dali et Vasarely. Cet artiste prolifique, ami de l'académicien Roger Caillois lui aussi passionné par les pierres (dont des éléments de la collection personnelle jalonnent la visite), réalisa en 1976 cette sculpture à la demande du MNHN. L'œuvre, constituée de pierres issues du fonds du muséum, avait disparu dans les réserves. Elle a été reconstruite pour l'occasion par son fils Thierry Vendôme avec l'aide de François Farges.



MUSÉES



BIEN DANS LEURS BASKETS

damiens de Vans et la Reebok Freestyle, pionnière du genre dédiée aux femmes. S'ensuit un enchaînement d'îlots thématiques, qui retracent l'histoire, d'abord utilitaire, de la chaussure de sport. « Elle est, depuis ses origines, un symbole de performance sportive et de succès », justifie l'historienne du design. Le football, la course à pied, le tennis et même le skateboard et le bobsleigh sont ainsi représentés.

Une mode née dans la rue

Mais aussi vite que la sneaker est passée des pistes d'athlétisme à la rue et aux podiums, l'exposition s'oriente vers la dimension culturelle des modèles les plus célèbres. Il y est question de la Converse portée par les Jets et les Sharks dans West Side Story, des Nike des adeptes du breakdance, mais aussi de la Superstar prisée du groupe de rap Run DMC, qui, avec son tube My Adidas, a mis la marque aux trois bandes aux pieds des jeunes noirs américains. « Historiquement, les tendances naissent chez les élites. Le phénomène des sneakers est le premier exemple de l'émergence d'une mode dans la rue grâce aux contre-cultures. » Rivalisant de fascination et de spéculation

avec l'art contemporain, les sneakers sont désormais le terrain de jeu des collaborations les plus « bankable » (entre Nike et Kanye West ou Supreme et Louis Vuitton, par exemple). « La culture du sport, de la danse, de la mode, mais aussi les nouvelles technologies et le développement durable s'entrecroisent autour de cet objet », décrypte Constance Rubini au sujet de l'une des pièces de la visite s'attachant aux différentes technologies qui habillent les sneakers et aux développements écoresponsables du marché.

Avec 35 000 visiteurs depuis le début de l'été, l'exposition est un succès, notamment auprès de jeunes gens dont une grande partie n'avait jamais mis les pieds au Madd. Reviendront-ils à l'hôtel de Lalande pour les prochains montages ? « Nous revendiquons l'envie de mettre en avant des cultures qui parlent à tout le monde », affirme Mme Rubini. Avec « Playground », nous avons attiré un public qui continuera à venir si notre programmation lui plaît. ■

M. M. Z
« Playground, le design des sneakers », jusqu'au 10 janvier 2021
au Musée des arts décoratifs et du design, 39, rue Bouffard, Bordeaux. madd-bordeaux.fr

la villette

BÉRÉNICE de Racine
ROBIN RENUCCI
LES TRÉTEAUX DE FRANCE

1 → 18.10.2020
01 40 03 75 75 · lavillette.com
#TreteauxdeFrance